

PLEBS RUSTICA

L'air ne retentit plus des chansons de la plèbe,
Les modernes ruraux, fils de ceux qui luttèrent,
Ont refusé l'effort et déserté la glèbe.
Où sont les paysans, les vrais, ceux qui chantaient ?

Aux anciens, il fallait la plaine et la charrue,
Le grand air dont le souffle ondoie au front des blés ;
Les nouveaux ont quitté le sillon pour la rue,
Et, jeunes, des désirs malsains les ont troublés.

Les pères étaient beaux, tout brunis par le hâle ;
Leurs artères battaient, pleines d'un sang vermeil.
Les fils étioles ont le visage pâle ;
L'ombre a pris ces enfants, nés pour le grand soleil.

Leurs bras n'étaient pas faits pour les besognes viles,
Et le joug paternel pesait à leur fierté.
Les voyez-vous, épars sur le chemin des villes,
Tous ces riches d'espoir qu'attend la pauvreté.

Ils ont fui le village et vidé la chaumière,
Abandonné leur ciel, leurs parents, leurs travaux,
Le siècle devant eux agitant ses lumières,
Quelque rêve imbécile agite leurs cerveaux.

Or, ayant pris l'outil, la machine ou la plume,
Ils font, du travailleur blême aux scribes pâlots,
Des déclassés, en qui la colère s'allume
Quand pour eux le hasard a mal choisi les lots.

Les terres autour d'eux étaient pourtant fertiles.
N'importe ! Ils ont cherché l'impossible bonheur,
Dépensant follement, en des jours inutiles,
Des trésors de santé, de jeunesse et d'honneur.

Ils ont, ces émigrants, ambitieux ou lâches,
Géné les citadins, géné les artisans.
Dieu les avait créés pour de plus nobles tâches,
Les paysans devaient rester des paysans.

De que's fardeaux leurs mains sont-elles délivrées ?
S'ils ont jamais foulé le marbre des palais,
C'est que leur dos portait l'oripeau des livrées,
Et les hommes d'hier aujourd'hui sont valets.

Pauvre gens, au démon qui vous soufflait l'envie,
A l'esprit tentateur, il fallait dire : " Non ! "
L'homme n'a pas le droit de gaspiller sa vie,
D'abdiquer sa grandeur, de renier son nom.

Les cités vous ont pris dans tous leurs esclavages,
L'amère ambition vous a gâté le cœur.
Civilisés ! Pourquoi ? Quand vous étiez sauvages,
Le sol dur craquait-il sous votre pied vainqueur.

Dans la terre, où le soc a fait ses déchirures,
Le bon grain du semeur n'a-t-il donc plus germé ?
Dans la plaine, où les blés étalaient leurs parures,
Les soleils dévorants ont-ils tout consumé ?

Les bourgeois, où des fleurs s'était caché le rêve,
N'ont-ils pas su tenir leurs promesses de fruits ?

Dans quel arbre maudit a donc manqué la sève ?
Les prés ont-ils souffert ? Les bois sont-ils détruits ?

Rien n'est changé : les bois ont toujours des cépées,
Des bouleaux argentés et des chênes puissants,
Et les mêmes senteurs de nos herbes coupées
S'élevaient pour griser les derniers paysans.

Les branches ont ployé sous la charge des pommes,
Mais l'arbre couronné ne sait pas défaillir.
Un jour, pleins de fruits mûrs, il attendra les hommes,
Et ne verra pas ceux qui devaient les cueillir.

Rien n'est changé pourtant ! Là-bas, le trèfle rouge
Brille entre l'orge épaisse et le sainfoin tremblant ;
Le trèfle, où le soleil éclatant luit et bouge,
Tache la plaine en feu de son carré sanglant.

La campagne toujours a des gloires superbes,
Mais quels féconds labours, mais quels joyeux hymens.
Si tous les bras oisifs allaient s'offrir aux gerbes,
Si le flot des absents remontait nos chemins !

O Terriens échappés, la Terre vous réclame !
Quand de ses habitants la chaumière est en deuil,
Celui dont le foyer n'a pas perdu sa flamme
Voit un rayon de paix illuminer son seuil.

Le vieux sol remué lui garde des largesses
Dans le divin trésor de la fécondité,
Sa famille augmentée augmente ses richesses,
La fortune sourit à sa paternité.

Armé de sa charrue, il brave la famine ;
Le légitime orgueil du sillon bien tracé
Mêle un éclair de joie aux splendeurs de sa mine,
Et Dieu bénit la terre où cet homme a passé.

Il trouve des plaisirs où sa gaité le mène,
C'est un joyeux ; il a, ce maître du labour,
Ajouté sa lignée à la famille humaine,
Dans son lit le calcul n'a pas sali l'amour.

Mais, écoutez ! Au fond de campagnes désertes,
Les mères ont pleuré, les pères ont gémi,
Et tous sont inquiets, ayant tous fait des pertes,
Au départ de l'enfant, du frère ou de l'ami.

Ah ! que le déserteur s'arrête et qu'il revienne
Vers la femme, à l'endroit où ses pères sont morts !
Du métier désappris que l'absent se souvienne !
C'est le travail des champs qui nous rendra les forts.

Pourquoi plier devant la chimère impuissante ?
Nous voulons le terrien debout, poitrine au vent.
Un corps sain peut marcher sous une âme percante,
Le laboureur futur, nous le voulons savant.

Fier, aimant son village avec idolâtrie,
Fraternel et croyant, mais, devant l'étranger,
Assez terrible encor pour venger la Patrie,
Si quelque peuple essaie un jour de l'outrager !

PAUL HAREL.